

Le chocolat noir.

Elle adorait ça. Elle en prenait avant d'entrer dans l'église. Au moment de la prière, elle le laissait fondre dans le fond de sa joue gauche. Le chocolat coulait dans sa gorge comme une coulèvre d'eau douce. À la maison, il y avait toujours trois tablettes d'avance, empilées dans le placard au-dessus de l'évier, entre un pot de miel et des herbes en sachet. Sur l'emballage blanc crème, un designer branché avait imaginé une fève de cacao géante, entourée de milliers de noix minuscules. Il était payé soixante mille dollars par an.

Elle vivait dans une petite ville du Sud, le genre d'endroit où les filles étaient mères avant d'avoir leur permis de conduire. C'était un assemblage de ruelles désertes, mélange de planches et de goudron. Quand un gamin partait à l'école le matin, sa mère disait toujours « Dieu te garde » avant de rejoindre son amant, quelques rues plus loin. Au début du printemps, les forains venaient s'installer sur un terrain vague, à la sortie de Park Center, et les familles débarquaient tous les week-ends : les gosses hurlaient, les mères achetaient des guimauves à la vanille, du sucre en forme de fleurs, des robots en plastique. À la fin du mois, les itinérants remballaient leur matériel et partaient dans une autre ville. Il fallait patienter un an avant de les voir revenir, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les mêmes grandissent. Au fil du temps, un certain nombre de jeunes entrepreneurs ambitieux avaient ouvert des magasins en centre-ville : jeux électroniques, vêtements à strass, les troupes d'adolescents venaient fouiner le samedi après-midi pour dénicher la perle rare. C'était ça. Entre les céréales, les gosses et le bowling, chacun cherchait sa voie, peu la trouvaient réellement, beaucoup faisaient semblant.

Elle n'avait jamais découvert la sienne. Comme tous les autres, elle avait testé les manèges des forains pendant des années, elle avait payé son ticket, avalé des litres de sodas sans bulles dans de grands verres en carton. Mais rien n'avait changé. Elle le savait, ceux qui vivaient avec elle le savaient aussi, mais elle ne disait rien. C'était « une femme bien ». C'est comme ça qu'on parlait d'elle. Quand on parlait d'elle.

Ses cheveux bouclaient en été. Elle ne les coupait jamais, ses parents tentaient parfois de la traîner chez le coiffeur du coin, Tim Mac, un homme avec des poils dans le nez. Mais elle criait,

s'accrochait aux gonds de la porte, sous les yeux effarés de son père. De temps en temps, sa mère lui proposait de les natter en trois boucles. Elle refusait, le regard menaçant, et courait s'enfermer dans sa chambre.

À onze ans, elle se mit à voler des pommes chez le voisin. Elle grimpait à l'arbre comme un chat, dérobaient un ou deux fruits avant de bondir pour repartir chez elle, comme si de rien n'était. Le voisin, ayant compris la manœuvre, avait placé sous l'arbre une planche plantée de vieux clous longs et rouillés. Un jour, les poches remplies, elle sauta de la plus haute branche. Elle sentit la pointe en métal déchirer sa peau, hurla de toutes ses forces, et s'aperçut que le clou avait traversé son pied : le sang coulait à flots. Derrière ses carreaux, le voisin pensait aux pommes qu'on lui avait volées. Les parents portèrent plainte, et la gamine eut droit à deux semaines de fauteuil roulant avant de pouvoir marcher, d'abord avec des béquilles, ensuite avec une canne. Elle retrouva l'usage total de son pied trois mois après l'accident, et décida de ne plus toucher une pomme de sa vie. Encore aujourd'hui, quand sa propre fille le lui demande, elle dit non, sans donner d'explication.

Un jeudi après-midi de juin, elle embrassa un garçon pour la première fois. Dégoûtant. Le type s'appelait Stan, cheveux châtain coupés court, yeux verts, il se prenait pour un rappeur tout droit sorti du Bronx et écrivait ses textes en classe. Il s'agissait toujours de drogue, de flingue et de pectoraux plus gros que ceux du voisin. Ensemble, ils avaient passé plusieurs mercredis après-midi les yeux dans les yeux au bord du stade de foot, et le jeune homme l'avait embrassée un soir en rentrant, après avoir acheté deux litres de Coke au fast-food local. Tarif réduit : cinquante centilitres gratuits. Elle avait laissé sa langue se promener dans la bouche de son partenaire, elle ne ressentit qu'un goût de vieux Malabar coincé entre les molaires du garçon. Leur premier baiser dura trente-cinq secondes. Un pigeon la regardait droit dans les yeux, posté sur la dernière marche des gradins ; elle le voyait, se disait « ce piaf a l'air cool », et Stan fermait les yeux, serrait ses poings comme dans *Rambo*. Trente-cinq secondes plus tard, ils se séparèrent, et le pigeon s'envola vers le parking du supermarché, rejoindre sa femme et ses enfants.

Le lendemain, Stan la saisit par les hanches devant le collège. Elle le pria froidement de la laisser tranquille. Le jeune homme rougit. Humilié, il l'insulta devant toute la classe. Jusqu'à ses dix-neuf ans, elle n'eut aucune liaison sérieuse, n'alla jamais plus loin qu'un premier rendez-vous, et malgré tous les prétendants au titre de petit ami officiel, elle refusait systématiquement de se faire raccompagner le soir. La rumeur finit par courir qu'elle était frigide, et les garçons voyaient en elle un trophée, l'oiseau rare impossible à attraper.

Elle était jolie. Brillante en classe. Elle ne se révoltait jamais, elle ne criait pas, rien ne pouvait la pousser à brandir des pancartes colorées au milieu de la foule, elle ne portait pas de talons, ni de sandales à franges de cuir, très en vogue dans le Sud à cette époque de l'année. Ses yeux ne s'embrasaient ni pour un pantalon en jean brut évasé aux chevilles dans la vitrine de Center Shop, ni pour un cheese-cake de chez Happy Cream Happy Day, ni pour les mannequins blonds, imberbes et silencieux du dernier défilé Ralph Lauren. Un vide s'était creusé en elle, repérable dès qu'on la voyait traverser la rue, avec cette manie de balancer les mains d'avant en arrière comme une marionnette en papier. Parfois elle achetait un magazine de mode en attendant sa mère qui venait dîner avec elle chaque jeudi dans un restaurant du centre-ville, celui avec les colonnes rouges en carton-pâte à l'entrée et les couverts maculés de calcaire. Le genre de restaurant où il est permis de boire son Dr Pepper sans changer de verre. Elle était calme, floue, ses cheveux faisaient comme de grosses bulles de savon au-dessus de son front.

À vingt-deux ans, elle quitta son appartement de dix-sept mètres carrés avec trois cents dollars en poche et un aller simple pour San Francisco. Elle avait entendu dire que tous les hippies, tous les vagabonds du pays, et même d'Europe, venaient y chercher la Vérité, et puisqu'elle ne trouvait pas sa voie ici, elle décida de prendre son courage à dix doigts et écrivit une lettre à ses parents, où elle expliquait, non sans aplomb, que son université l'envoyait pour un an en échange scolaire avec un étudiant de la côte. Elle ne reçut aucune réponse, et décida d'y voir un encouragement à larguer les amarres. Elle n'avait jamais vu la mer, elle n'avait jamais vu de hippies, à part à la télé, ni d'homosexuels avec des T-shirts rayés bleu et blanc.

Le jour de son départ, elle acheta un paquet de cigarettes light à un noir unijambiste avant de monter dans le bus jaune et rouge qui devait l'emmener à mille cinq cents kilomètres de là, dans la chaleur du surf et des boîtes de nuit ouvertes jusqu'à l'aube. Elle n'y connaissait rien, et quand le chauffeur tamponna son ticket, elle regarda une dernière fois le parking du fast-food où Mick Humper, le père de Stan, servait ses milk-shakes tièdes à des minettes poudrées jusqu'aux sinus. Une voiture rouge passa devant le bus et les pneus crissèrent sur les graviers. C'était le bon moment pour foutre le camp, sauf qu'elle pensait ne jamais remettre un pied dans cette ville. Aujourd'hui, elle y possède une maison, et tout ce qui va avec.

San Francisco.

Elle loua un petit appartement lumineux au rez-de-chaussée, dans un vieil immeuble aux murs jaunis par le soleil et la pisse des camés. L'ancien locataire, un Mexicain aux dreadlocks de toutes les couleurs, avait laissé ses vieux posters plastifiés dans le séjour, ainsi qu'une multitude

de mégots de cigarettes et de joints payés à prix d'or dans les ruelles du quartier sud. Une petite étagère était fixée contre le mur face à la fenêtre, et un vieux bouquin corné était posé là, oublié par son propriétaire. Elle décida de garder le livre. Sur la couverture d'un brun pâle, le titre s'étalait en lettres rouges : *Sa Majesté des Mouches*.

L'annonce du journal avait parlé d'un meublé, mais en guise de meubles, on lui céda un vieux matelas gris à rayures et une table de jardin dont les pieds menaçaient de s'affaisser dès qu'on y posait une assiette. Elle se plut immédiatement : elle aimait la brume et les vapeurs de lumière qui s'en échappaient, comme de longues vipères escaladant les nuages, les rues sentaient bon, elle adorait les cheveux longs, et décida d'attacher quotidiennement les siens avec un bandeau de couleur vive.

Deux jours après son installation, elle explora la ville de long en large à la recherche d'un job. Le monde entier avait, paraît-il, les yeux tournés vers cette cité de lumière où l'on vivait de peu, où tout était simple, où le sexe, la drogue et les filles étaient faciles et innocents. Elle trouva un emploi de serveuse dans un restaurant familial en bord de mer qui donnait des concerts tous les soirs. Elle arrivait le matin vers onze heures, prenait un petit déjeuner rapide et préparait la salle avant l'arrivée des premiers clients, vers midi et demi. Jusqu'à trois heures, elle se faufilait entre les tables, souple et rapide, souriant à tous et sans raison. Le patron lui laissait deux heures de pause et vers six heures, elle passait la serpillière et accueillait les groupes programmés.

Souvent, elle assistait aux balances d'un quatuor qui venait jouer tous les vendredis : quatre filles, trois guitares et une batterie. Elles reprenaient de vieux morceaux country folk qui marchaient toujours, et la salle était remplie jusqu'à une heure du matin. Parfois, une des musiciennes lui prêtait sa guitare, et la jeune fille fredonnait quelques chansons qu'elle avait composées au lycée. Une fois, elle avait même repris les paroles de Stan, et ô miracle, dans la salle, on avait applaudi. Quand le concert se finissait tard, elle ne quittait pas le restaurant : au fond de la salle, une petite pièce faisait office de cagibi, de réserve, et occasionnellement, de chambre d'ami. Elle s'allongeait sur la banquette, finissait la dernière part de tarte au citron de la journée, et, comme le sommeil ne venait pas tout de suite, elle sortait *Sa Majesté des Mouches* de son sac de cuir, et relisait ses passages préférés. Le lendemain, de gros cernes bleu clair soulignaient ses yeux de biche, et le patron adorait ça.

Cela dura quatre ans. Tout rond. La vie s'écoulait entre les répétitions des guitaristes et les hamburgers servis tièdes et sans mayonnaise aux habitués. L'été, les jeunes skateurs en vacances venaient tous les jours. Ils s'asseyaient sur les banquettes du fond, les écouteurs dans les oreilles, et elle offrait toujours un ou deux Coke, les vrais de vrais, à l'époque où les sodas d'anorexique n'avaient pas encore envahi les tables. Elle trouvait les gamins gentils et inoffensifs. Tous avaient les cheveux très clairs et très fins, secs comme de la paille. Leurs peaux bronzées sentaient la

chaleur et le barbecue. Rien n'était plus important pour eux que de se retrouver là tous les après-midi. Parfois, ils venaient le vendredi pour le concert, et la serveuse jouait de la guitare avec eux, en s'extasiant sur leur technique de jeu qui consistait à alterner les cordes graves et les cordes aiguës en les pinçant chacune un coup avec le pouce, un coup avec l'index. On avait l'impression d'entendre un duo basse-guitare, où le rythme était frappé contre la caisse de l'instrument avec le poignet de la main droite. Ils s'éclataient avec Buffalo Springfield et Sublime, dansaient jusqu'au matin sur *Good Vibrations* et adoraient enfileur bière sur bière en écoutant le vieux juke-box. Au bout de quelques semaines, elle connaissait les morceaux par cœur, de Jerry Lee Lewis à Fats Domino en passant par Eddie Cochran. Mais le travail devenait pénible dès que les gosses reprenaient les cours, même si la plupart d'entre eux séchaient en fin de journée pour venir admirer la mer et fumer des pétards sous le nez des adultes.

Son sourire ne s'effaçait jamais. Sa bouche semblait rire en permanence, ses lèvres avaient la forme d'une coque de voilier, ronde et pleine, et sa langue rappelait une coupe de fruits mûrs et savoureux. La ville avait englouti toute forme de timidité et de peur, sans pour autant faire d'elle une reine de la nuit ou une fumeuse de haschich invétérée. Elle payait son loyer tous les dix du mois, en signant les chèques d'une écriture fine, à l'encre noire indélébile. Elle allait au cinéma une semaine sur deux, voir des films de super héros. Les protagonistes, beaux, jeunes et musclés avaient toujours le mauvais goût de porter leur slip de couleur par-dessus leur costume. De temps en temps, elle assistait aux soirées publiques du *Classic Movie Magazine*, mais les places étaient chères, et elle détestait entendre son voisin de strapontin déglutir pendant la scène du banquet dans *Freaks*. Tout allait pour le mieux : son patron, Teddy, grand fan du King, élève spirituel de Russ Meyer, lui offrait ses trois repas par jour, Vanilla Coffee et Cherry Coke compris. Elle travaillait bien, il augmentait son salaire tous les six mois, de quoi économiser si elle décidait de quitter la côte pour reprendre des études ou pour un tour du monde. Elle s'était payé une guitare d'occasion pour son anniversaire, un type la lui avait vendue pour trois fois rien. La vie n'avait jamais été aussi belle : la jeune femme était douce, drôle, elle consolait les mômes quand ils venaient pleurer sur la banquette de cuir bleu, tout au fond de la salle, à cause d'un prof, d'une fille ou de leurs vieux qui se bourraient la gueule avant de se mettre des claques dans la figure. L'injustice prenait de nouvelles formes qu'elle n'aurait probablement pas pu découvrir sans les larmes des petits diables aux cheveux longs. Bien sûr ils exagéraient, mais peut-être était-ce le seul moyen d'attirer l'attention quand on mesurait un mètre cinquante dans une des plus grandes villes du monde.

Et puis, il y avait la brume de San Francisco, les premiers rayons du soleil, les ordures des junkies qui balançaient leurs sachets dans le sable avant de rentrer au bercail. Parfois, en plein

après-midi, des hommes à moustache venaient vendre des vêtements sur la plage. La serveuse s'asseyait alors sur la terrasse déserte et regardait la mer, en pensant qu'il faisait bon vivre quand on avait trouvé l'endroit idéal. Elle gagnait sa vie, s'amusait, riait, et jamais la mélancolie n'avait tenté de pointer le bout de son nez. Le temps passait, sans calendrier ni marqueur rouge pour barrer les jours les uns après les autres. Elle vivait sans montre, elle marchait dans les rues après ses heures, sans parcours, sans trajectoire, juste pour le plaisir d'aller nulle part, mais d'y aller quand même, et d'un bon pas. La vie à San Francisco lui plaisait. Elle se laissait aller, portée par le bruit des vagues et les promenades des habitués. Il y avait vraiment de quoi être heureux pour le restant de ses jours.

Le rêve fut brutalement interrompu un après-midi d'avril. Alors qu'elle partait servir ses premiers clients, le téléphone sonna. Elle laissa le répondeur branché, et reconnut immédiatement la voix lourde et grave de son père. Son ton avait changé : ses mots tremblaient comme des milliers de feuilles d'automne au-dessus d'un volcan en éveil ; elle pouvait sentir, à plusieurs centaines de kilomètres de là, la sueur s'échapper de sa nuque et de ses doigts, filant entre ses jambes comme un serpent d'eau, long et tiède, enlaçant son vieux corps jusqu'à l'épuisement. Ta mère est malade, c'est une question de jours. Au même moment, un petit mec de seize ans apporta une gerbe de fleurs jaunes au restaurant, et demanda à Teddy de les remettre à sa serveuse, sans préciser leur provenance.

Elle prit le premier avion sans rien dire à personne. Le billet était chaud entre ses doigts.

Elle laissa un mot bref à son patron. Ed accrocha le message sur son plan de travail, juste au-dessus des bouteilles de sirops, entre une horloge à pile et le vase bleu nuit qui contenait les fleurs.

Elle s'engouffra dans le même bus qu'à l'aller, et crut reconnaître le chauffeur. Elle portait un T-shirt vintage, blanc, imprimé « San Francisco Team 1989 ». La ville, sa ville, n'avait pas changé, et sans sourire, elle se rappela qu'elle s'était juré de ne pas revenir trop tôt, de ne pas revenir du tout. À son arrivée, la gare routière était presque vide, les panneaux informatiques annonçaient les départs. Un homme était là, seul, plutôt mignon, il tenait une sacoche en cuir coincée entre ses jambes. Elle pensa qu'il était étudiant, elle s'en foutait, San Francisco lui manquait déjà.

Son père l'attendait devant la maison. Elle ne posa aucune question, et le lendemain, elle s'occupa d'appeler les pompes funèbres, et décida de rester auprès de lui quelque temps. Le soir, après le coucher du soleil, quand les premiers *bikers* commençaient à gronder dans les rues, quand son père plongeait dans le sommeil le plus douloureux qui soit, le sommeil du veuf, elle faisait son

propre deuil. Elle venait de perdre son bien le plus précieux : le bonheur des choses simples. Elle savait, et l'admettait sans peine, qu'elle ne pourrait jamais le retrouver, et qu'à partir de ce jour, San Francisco serait liée au chagrin d'avoir perdu ce qu'elle avait de plus cher au monde.